

Bibliographie

Michel BELLET, *Guide archéologique des rives de l'étang de Berre*, Aix, Edisud, 1979. In-8°, 80 pages, 16 plans et dessins, 27 photographies.

On voudrait signaler un petit ouvrage qui fait le point des recherches récentes tout autour de l'étang de Berre, pour la période protohistorique et la romanisation. Est laissée de côté — sauf dans l'introduction — la Préhistoire, et — ce que je regrette — le passage vers le Moyen Age : le site de Saint-Blaise (évoqué dans la notice n° 18) et celui de Constantine donnaient prétexte à cette poursuite dans le temps. Manque aussi une archéologie médiévale.

L'introduction permet de suivre la mise en place de l'habitat préhistorique, le processus de néolithisation. Quelques pages sont consacrées à la vie dans la région, en fait dans une partie de la cité d'Arles, à l'époque romaine ou à la veille de la conquête. Sur 23 sites, des notices, des plans parfois, des photographies, viennent donner une idée du travail réalisé parfois même dans les dernières années. Tous n'ont pas la même importance. J'en aurais ajouté (Velaux où J.-P. Villa a travaillé ; l'inscription de Vitrolles aurait mérité une photographie autant que celles de Cornillon...), mais la publication a ses exigences, sans doute. Parmi les choses nouvelles, on peut se féliciter d'une carte des carrières de la Couronne, d'une notice sur la villa de Saint-Julien encore inédite, de même pour celle du Griffon. Ajoutons que de belles photographies dues à P. Sirejean ou aussi à des chercheurs, illustrent ce livre qui incitera à mieux connaître une région en pleine transformation. Ce livre traduit en tout cas l'intérêt que la jeune génération de chercheurs porte au patrimoine de la région et à son passé. L'exemple devrait être suivi, car il n'y a pas à craindre les fouilleurs clandestins — ils sont déjà l'œuvre, hélas, et connaissent bien ces sites — ; il y a plus à gagner à s'intéresser à notre passé.

Paul-Albert FEVRIER.

Sandro CHERICI et Danilo CITI, *Piémont-Ligurie romain*, La-Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1979. In-8° de 375 pages 150 photographies, 3 cartes, 49 plans et coupes.

Après deux volumes sur la Provence (on attend avec impatience le troisième) dont j'ai rendu compte, et deux volumes sur le Languedoc (dont l'article d'Yves Esquieu a montré une fois de plus les liens avec notre région), et le volume sur la Lombardie paru en 1978, la collection Zodiaque et Dom Surchamp nous

rendent de bien grands services. Il nous devient possible de situer les productions provençales — et les mieux connaître —, percevoir les ressemblances et souligner les différences. Si les Alpes n'ont jamais été une barrière et si la navigation le long des rivages du golfe de Gênes et de Provence n'ont jamais cessé, on comprend immédiatement l'intérêt du nouveau volume qui mène vers des régions que nous connaissons encore mal — du moins de ce côté des Alpes — ou vers des travaux récents qui mettent en valeur la richesse d'une production. Sans doute le Val d'Aoste et bien des sites du Piémont marquent-ils des liens étroits avec les régions situées au Nord-Ouest des Alpes, ou bien les relations apparaissent-elles particulièrement étroites avec une Lombardie que rien ne sépare, sinon une géographie ecclésiastique ou des conflits politiques; mais les relations avec ce versant-ci des Alpes sont intéressantes à considérer, tant d'un point de vue formel que pour une histoire plus globale de la construction située dans ses conditions économiques et sociales.

Le Piémont a été étudié par S. Chierici qui enseigne à Milan, et la Ligurie par D. Citi de Gênes. Tous deux s'efforcent de nous mettre au courant de travaux des dernières décades, des discussions — car il y en a tant sur la chronologie que sur les jeux d'influence —, des restaurations aussi, parfois abusives ou témoins d'un goût dépassé, parfois très difficiles.

Dans le Piémont, font l'objet de notices développées, La Sacra di San Michele, près de Turin, Santa Marie de Vezzolano, Santa Justina de Sczzadio, San Secondo de Cortazzone, Sant Evasio à Casale, Saint-Michel à Oleggio et les églises d'Aoste. A Ligurie, ce sont les cathédrales de Vintimille et d'Albenga, les églises de Noli, de Capodimonte, de Borzone. A quoi s'ajoutent les notices plus courtes et des plans selon la tradition de la collection pour des édifices jugés moins importants — choix souvent difficile et arbitraire.

Le Piémont apparaît comme une terre où un réseau dense d'abbayes se met en place, durant les XI^e et XII^e s., avec leurs patrimoines et donations; ces fondations ont des liens très étroits avec des familles féodales, en particulier la famille de Savoie qui tint le marquisat de Turin. Sur la côte, le regard se porte plutôt vers les villes, le commerce et les autonomies, de Gênes, Savone, Noli, les rivalités entre ces puissances économiques qui entretiennent des relations avec les villes de Provence et les consulats. De là une différenciation entre les milieux urbains et ruraux, et aussi une influence marquée de Gênes, sensible surtout à partir de la fin du XII^e ou au XIII^e s. Dans le Piémont, tout n'est pas à mettre à l'actif des abbayes ou, du moins, faut-il faire la part des nécessités paroissiales, en milieu rural: de là l'importance des églises des *pieve*, des baptistères comme à Agrate Conturbia, Biella, Novara qui marquent les liens avec le passé tant par leur forme et leur fonction que par la persistance des structures paroissiales anciennes. Cette structure héritée du passé est celle qui explique aussi la naissance d'agglomération comme Noli, où un baptistère du haut moyen âge a été récemment fouillé.

Les liens avec la plaine du Pô sont visibles tant dans l'architecture que dans la sculpture comme le montre le portail du Zodiaque, par Niccolo, à la Sacra di San Michele. Vers 1120 ou un peu plus tard (1125-1135) ? Mais des liens apparaissent avec le versant occidental des Alpes : la tribune de Vezzolano — à moins que ce ne soit un héritage du passé ? — ou ses sculptures, les mosaïques d'Aoste (?), les chapiteaux du cloître de Saint-Ours qui tradiraient une influence provençale selon certains, l'abside de Vintimille.

Un des intérêts de l'ouvrage est non seulement de faire mieux connaître une architecture mais aussi des fresques comme celle d'Oleggio ou d'Aoste ou des mosaïques (toujours dans ces deux sites). Aussi regrette-t-on des absences, comme les fresques de Novare ou de la Novalaise : cela aurait été aussi utile que les entrelacs carolingiens de Vintimille et Noli ou le baptistère d'Albenga, bien antérieurs à la période. Quelques regrets : on pouvait prendre une meilleure photo — scientifiquement parlant — du baptistère si important de Vintimille, donner un bien meilleur plan d'Albenga — il en existe dressé par l'initiative de N. Lamboglia —, peut-être aussi un plan de Vintimille plus à jour. Je suis un peu étonné des plans des piliers de Noli qui effacent les remaniements. Pas de plan de Saint-Michel de Vintimille ? L'Institut d'Etudes Ligures aurait, je crois, accepté de prêter ces documents.

Paul-Albert FEVRIER.

Noël COULET, *Les visites pastorales*. Collect. *Typologie des sources du Moyen Age occidental*, fasc. 23, AIV¹, Turnhout, Brépols, 1977, 86 p.

Noël Coulet, bien connu comme médiéviste, vient de publier *Les visites pastorales*, petit ouvrage qui s'inscrit dans une très érudite collection de l'université de Louvain destinée à guider les chercheurs à travers les différents types de sources médiévales. Il y était bien préparé puisqu'il avait déjà, dans plusieurs articles, travaillé sur les visites pastorales du diocèse d'Aix au xv^e siècle et collaboré au tome 1 du *Répertoire des visites pastorales de la France*, Paris, C.N.R.S., 1977.

Après avoir défini ce qu'est une V.P.¹ et les diverses modalités sous lesquelles elle se pratique (pp. 19-33), l'auteur étudie le document en tant que tel, pour percevoir dans quelles conditions il est élaboré (pp. 34-44) et l'évolution d'une

1. Elle a pour but d'informer l'évêque, directement ou par son représentant, de la situation matérielle, morale et spirituelle des paroisses et des maisons religieuses de son diocèse ; elle permet ainsi de contrôler et éventuellement de réformer le clergé et les fidèles.

forme qui paraît au total plus stable qu'on ne l'a cru parfois, même si le nombre de documents augmente sensiblement à partir du XIV^e siècle (pp. 45-50). Puis sont développés les problèmes de critique que l'historien doit résoudre (pp. 51-59) avant de pouvoir en tirer des indications documentaires crédibles dans divers secteurs qui dépassent largement la seule histoire religieuse, mais touchent aussi à l'histoire économique et sociale, à l'histoire intellectuelle et artistique, à celle de la langue et des mœurs (pp. 60-79). Il signale enfin les répertoires et éditions de V.P. (pp. 80-86).

Si les spécialistes peuvent trouver là un guide sûr, dont ils admireront la rigueur, que peut tirer d'un tel ouvrage, dira-t-on, un public simplement cultivé ? D'abord et surtout, et en un langage clair, cet entrebaillement de la porte du laboratoire dans lequel se prépare l'histoire « scientifique ». Le livre permet de mieux comprendre la prudence, la méticulosité, les scrupules de l'historien professionnel qui ne se décide jamais à trancher sans avoir tout pesé, et en particulier la « fiabilité » de son information. Le point 4 du chapitre III, par ex., qui aborde la « critique de la valeur documentaire des V.P. » peut passer pour un modèle de méthode, présentant en cinq pages tout l'intérêt et le danger de telles enquêtes officielles, où l'on ne sait jamais jusqu'à quel point on atteint un degré de véracité et surtout de généralisation possible. Un lecteur moyen pourrait tout aussi bien l'appliquer à la lecture de son quotidien, lorsque celui-ci prétend lui présenter LA vérité.

Marcel BERNOS.

Gabriel AUDISIO, *Le barbe et l'inquisiteur*, Aix-en-Provence, Edisud, 1979, in-8°, 194 pages, 11 planches hors texte.

M. Gabriel Audisio est déjà bien connu de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse, et singulièrement à la question des vaudois et des débuts de la Réforme en Provence. La région du Luberon, à la fin du XV^e s. et au début du XVI^e s., avait été repoussée en partie grâce à l'immigration de groupes de vaudois venus du Dauphiné et du Piémont. Déjà suspects parce qu'étrangers au pays et soupçonnés d'hérésie, les vaudois allaient dangereusement attirer sur eux l'attention après l'assemblée de Chanforan où ils adhèrent à la Réforme (12-18 septembre 1532). C'est peu de temps après cette assemblée que Jean de Roma, inquisiteur de la foi au diocèse d'Apt, passé à la postérité surtout en raison du procès qui lui fut fait pour les abus commis lors de ses procédures, instruit et conduit le procès de Pierre Griot, barbe, c'est-à-dire précidateur vaudois itinérant.

Gabriel Audisio publie ici le texte de ce procès, conservé aux Archives nationales ; mais il ne se contente pas d'une transcription, ni de la traduction juxtalinéaire pour les parties du texte écrites en latin, ni même de nombreuses

notes de références ou d'explication. L'édition est précédée d'un commentaire à la fois précis, objectif, savant, et pourtant très accessible.

Après une introduction qui situe l'action, l'auteur fait une présentation générale du texte, puis brosse la personnalité des deux protagonistes : Jean de Roma, l'inquisiteur, « juriste confirmé, logicien habile, théologien érudit et spécialiste en valdésisme » ; en face de lui, Pierre Griot, prédicateur, certes, mais fruste, malhabile à se défendre, peu ou pas du tout versé dans la controverse théologique. L'on voit peu à peu sa résistance fléchir, sa personnalité se dissoudre ; il n'a manifestement pas été préparé à cette épreuve, et sa défense est pitoyable. Au-delà des deux personnages, le procès permet d'évoquer la vie et l'organisation de la communauté vaudoise. Les renseignements fournis par l'accusé, toutefois, ne sont pas acceptés sans critique par Gabriel Audisio : il prend soin de les confronter à ceux que fournit le *Mémoire* de Georges Morel, établi par ce barbe en 1530, avant l'assemblée de Chanforan, pour préciser les positions doctrinales des vaudois. La comparaison est concluante, et l'on peut tenir pour exactes les indications données par Pierre Griot sur la vie des barbes et leur méthode d'évangélisation ; la véracité de ses dires est, de plus, confirmée par une autre source, l'enquête sur les vaudois du Piémont menée en Provence par Pantaléon Bersour. Les dires de Pierre Griot sont d'autant plus intéressants qu'ils sont, jusqu'ici, le seul témoignage connu de l'assemblée de Chanforan, à laquelle il a assisté : ils permettent de saisir le moment où la doctrine luthérienne, qui a déjà pénétré les milieux vaudois, va devenir celle de la communauté vaudoise, jusqu'alors encore réticente sur plusieurs points.

Enfin, les réponses du barbe permettent de repérer la présence vaudoise dans les villages du Luberon, grâce à l'itinéraire et aux maisons indiquées. Là aussi, d'autres sources déjà utilisées permettent de contrôler l'exactitude des déclarations de l'accusé.

Ainsi, ce précieux document est-il à la fois publié et exploité par Gabriel Audisio, qui, à partir de ce texte, brosse devant le lecteur la vie de la communauté vaudoise à ce moment capital de son histoire, celui où ses croyances vont se fonder dans la doctrine réformée.

L'édition qui suit le commentaire, très bien présentée, est complétée par divers index : noms de lieux, de personnes, de matières, lexique latin et lexique français, appendices utiles au lecteur peu familiarisé avec le français du XVI^e s. ou la géographie régionale.

L'érudition et une vulgarisation de bon aloi trouveront l'une et l'autre leur compte dans l'ouvrage de Gabriel Audisio. C'est pour nous qui avons connu ses premières recherches sur le difficile XVI^e s. provençal un grand plaisir que de l'en féliciter.

Madeleine VILLARD.

Marcel BERNOS, *Recherches sur l'ordre des servites en Provence (1483/1820)*. Rome, 1977, 360 p., 14 illustrations.

La recherche en histoire religieuse a fait de grands progrès, si bien que nous avons une idée plus juste de la vie religieuse en Provence. Faut-il rappeler les beaux travaux de l'abbé Charpin, fidèle à la sociologie religieuse, la thèse de Michel Vovelle qui a permis de faire le point de la déchristianisation à la fin du XVIII^e s., les histoires des diocèses de Marseille et d'Aix, publiées par divers auteurs sous la direction éclairée du doyen Jean-Rémy Palanque ? Il nous manquait de connaître les servites de Marie qui se sont implantés en Provence, et en France dans la seule Provence, à partir de la fin du xv^e s. A vrai dire, personne ne les connaissait jusqu'à la thèse de M. Marcel Bernos, maître-assistant à l'Université de Provence.

Grâce à lui, nous avons une idée précise de leur implantation à Moustiers (1483), au Revest (1514-1522), à Aix (1515), à Fréjus (1516), à La Ciotat (1521), à Castellan (1531), à Cucuron (1540), à Marseille (1555), à Saint-Jean du Puy (1576), à Lorgues (1607), à Ollières enfin (1618). Il s'agit d'un ordre italien, fondé à Florence au XIII^e s., d'un ordre « mendiant », tourné vers la dévotion mariale et notamment, au moins à partir des XVI^e et XVII^e s., vers la dévotion à Notre-Dame des Sept Douleurs.

Etude particulièrement bien venue, à partir d'un sermonnaire inédit, d'une spiritualité spécifique, qui prend en charge les courants de son temps mais souvent sous une forme et avec des références anciennes.

Cependant, le XVIII^e s. va déterminer un déclin irrémédiable alors que les autres ordres « mendiants » français sont davantage ménagés. Diverses raisons expliquent le recul : l'insuffisance intellectuelle, une piété mal adaptée à la Provence, le refus de l'italianité de cet ordre dans un temps où le gallicanisme est plus que vivace. Pour notre part, nous comprenons fort bien ce gallicanisme qui défendait souvent un sens plus profond de l'exigence évangélique. Il semble cependant que la principale cause du déclin ait été la division des religieux en factions rivales se disputant des offices trop nombreux.

Marcel Bernos nous offre ainsi une étude non seulement neuve, non seulement savante, mais présentée avec une élégante simplicité, si bien que son ouvrage devrait rencontrer une large audience que son talent mérite amplement.

Ajoutons qu'imprimé par les soins de l'*Istituto storico O.S.M.* (Servites de Marie) à Rome, l'ouvrage ne peut être acquis qu'en s'adressant à l'Institut historique de Provence, Archives communales, 1, place Carli, 13001 Marseille, qui en assure la diffusion en France (95 F, port inclus).

Gérard GANGNEUX, *L'ordre de Malte en Camargue du XVII^e au XVIII^e siècle*, s.l.n.d., Diffusion Presses universitaires de Grenoble, 213 pages.

Gérard Gangneux est bien connu des historiens par les nombreux articles qu'il a consacrés à l'étude de l'économie et de la société méridionales des XVII^e et XVIII^e s. Chez lui, une source privilégiée depuis une vingtaine d'années : les archives de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et essentiellement celles des prieurés de Saint-Gilles et de Toulouse. Ce qui intéresse manifestement l'auteur dans sa démarche, c'est moins l'ordre de Malte comme tel, que l'éclairage neuf projeté sur les sociétés languedociennes et provençales, par ces masses de documents qui témoignent éloquentement de la diversité et de l'étendue des biens et des droits de l'Hôpital.

L'ouvrage de Gérard Gangneux représente, comme il l'indique lui-même, la cinquième partie d'une thèse qu'il a soutenue en mai 1970 sous le titre : *Economie et société en France méridionale, XVII^e-XVIII^e s. Les grands prieurés de Saint-Gilles et de Toulouse de l'ordre de Malte*, qui n'a pas encore pu être publiée intégralement « ... dans le malthusianisme financier inhérent aux travaux de cette nature... » (p. 1). Dans ce contexte appelant à la « concision », l'auteur a rassemblé autour d'un pôle commun certains chapitres et éléments de sa thèse. Il a choisi comme point de convergence l'île de Camargue, où l'ordre de Saint-Jean possédait depuis le XII^e s. des biens importants, auxquels se sont ajoutés deux siècles plus tard, les dépouilles de l'ordre du Temple. Les hospitaliers n'étaient pas les seuls propriétaires fonciers de Camargue, mais l'étendue de leurs droits et privilèges en faisait de redoutables voisins pour les hobereaux locaux et même pour l'importante communauté des habitants d'Arles. Durant toute l'époque moderne, la part des revenus du grand-prieuré de Saint-Gilles provenant des établissements de Camargue s'est élevée à environ 25 % du total, avec parfois des pointes plus importantes encore. C'est dire le caractère vital pour les hospitaliers de cette vaste étendue de prés, de labours et de marais et c'est aussi dire toutes les convoitises qu'ont suscitées dans la région ces privilégiés aux titres bien gardés qu'étaient les chevaliers de Malte.

De Beaucaire jusqu'à la Méditerranée, la grande préoccupation des riverains du Rhône et du Petit Rhône demeurait la construction et l'entretien d'un immense réseau de digues et de canaux destinés à empêcher le fleuve indocile de quitter son lit pour submerger les terres en culture. L'auteur montre bien à la fois les dons sacrificiels financiers consentis à cette fin par l'ordre de Malte, de même que l'évolution détaillée des techniques de construction des digues. Ce sont sans doute là les chapitres les plus utiles de l'ouvrage. Ils permettent en particulier de mieux comprendre l'une des caractéristiques essentielles de l'économie rurale bas-rhodanienne : la précarité. Les ressources importantes de l'ordre de Malte et les rendements attractifs des terres d'alluvion ont rendu possible la reconquête permanente sur les eaux, après les terribles inondations qui jalonnent toute l'histoire de la Camargue.

Du chapitre sur « la contribution camarguaise à l'étude du mouvement des salaires et des prix pour la seconde moitié du XVIII^e s. », on retiendra la confirmation d'un fait déjà généralement admis : malgré la forte hausse des salaires nominaux, la poussée inflationniste est telle que le pouvoir d'achat paysan se dégrade (p. 132) ; quant aux salaires des femmes, ils ne progressent que peu ou pas en monnaie courante ; c'est dire que leur chute, en termes réels, est encore plus accentuée.

Les derniers chapitres, consacrés au mouvement du revenu foncier et à la défense des privilèges de l'ordre, sont certes intéressants bien qu'ils laissent dans l'ombre les principales victimes de la croissance. L'auteur attache en effet beaucoup d'importance à noter les variations en valeur des fermages des domaines de l'ordre et les efforts déployés par certains commandeurs pour remettre en vigueur les antiques privilèges. Cependant, on n'entrevoit pour ainsi dire jamais les paysans exploités ; ceux-là qui font les frais de l'augmentation de la rente féodale ; ceux-là même que l'on prive de droits d'usage sur les pâturages et les marais, à une époque de forte croissance démographique, où le moindre revenu d'appoint pour une famille de brassier — et elles sont nombreuses — représentait toute la différence entre la survie et le déracinement. Mais les sources de Gérard Gangneux ne se prêtaient peut-être pas à de telles investigations ?

Il convient enfin de souligner l'abondante et pertinente illustration de l'ouvrage, faite de cartes, de graphiques, de figures et de reproductions photographiques de documents anciens. On reconnaît bien là l'heureuse interpénétration de l'histoire et de la géographie, si utile à l'étude des sociétés agraires anciennes.

Benoît BEAUCAGE.

Michel ANTOINE, *Le gouvernement et l'administration sous Louis XV. Dictionnaire biographique*, Paris, C.N.R.S., 1978, in-8°, 326 p.

Ce dictionnaire biographique prend la suite directe des travaux exemplaires précédemment consacrés par son auteur au Conseil du roi sous ce même règne de Louis XV ; il recense en effet les personnes ayant appartenu à ce Conseil (hommes d'Etat, magistrats et administrateurs) du 1^{er} septembre 1715 au 10 mai 1774. Il permet donc de connaître les titulaires des postes « ministériels », les directeurs et intendants des finances, les titulaires de fonctions de conseil et de hautes charges administratives, enfin certains auxiliaires pourvus de commissions ou d'offices.

C'est essentiellement au titre des charges administratives que la Provence y est représentée par ses intendants (Monthyon, les deux La Tour, Cardin Le Bret et Sénac de Meilhan).

Pour chaque personnage, on dispose d'un *curriculum vitae* et de renseignements d'ordre familial (parents, mariage, beaux-parents). En annexe sont fournies deux tables regroupant les principales fonctions et leurs titulaires (à l'exception des maîtres des requêtes qui constituent les 2/3 des notices du volume) et les familles alliées. De plus, est publié un texte d'un exceptionnel intérêt : les appréciations portées en 1785 par le garde des Sceaux Hue de Miromesnil sur les conseillers d'Etat ; bien que postérieur, ce document passe en revue, pour la plupart, des personnalités en fonction sous le règne précédent.

Il est bien inutile de détailler plus longuement les services qu'un tel volume ne saura manquer de rendre à tous les historiens du XVIII^e s. ; en ce qui nous concerne ici, nous emprunterons pour conclure une remarque à sa suggestive et dense introduction : sur 366 membres du personnel du Conseil, 240 sont nés à Paris, 2, pour notre région, à Aix ; comme le note Michel Antoine, « il y a longtemps que Paris prive la France de ses élites ».

Françoise HILDESHEIMER.

Philippe JOUTARD, *La Légende des Camisards. Une sensibilité au passé*. Paris, 1977, « Bibliothèque des Histoires », 441 pages.

Philippe Joutard s'est déjà fait connaître par ses travaux précédents comme un très bon connaisseur du monde protestant à l'époque moderne, et particulièrement de l'œcoumène cévenol. C'est donc avec impatience qu'on attendait la parution de sa thèse dans la « Bibliothèque des histoires » (même si ce compte rendu sort avec quelque retard !). *La Légende des Camisards. Une sensibilité au passé* offre à tout lecteur curieux, et non aux seuls spécialistes, une foule de réflexions très neuves dans des domaines variés de l'historiographie, de l'histoire religieuse et de celle des mentalités.

Une première partie rappelle brièvement les faits camisards : mouvement de révolte populaire, à tendance millénariste, original dans cette France louisquatorzienne qui se voulaît « raisonnable » et absolutiste. Moment privilégié où le Saint-Esprit semblait faire irruption directement dans l'Histoire, saisissant l'humble bergère et de simples paysans pour tenir en échec le grand Roi. Là cependant ne réside pas l'objet propre de la recherche de Ph. J. mais bien davantage dans l'histoire de cette histoire.

Il faut bien le constater, l'histoire n'a pas été immédiatement favorable à ceux qu'on appelait « fanatiques », et non seulement de la part des milieux catholiques, ce qui se comprendrait ! Chez des antipapistes notoires, tel Voltaire, le préjugé « de classe » jouant contre la « canaille » fait émettre une appréciation négative ; et, longtemps, les élites protestantes, soucieuses de manifester leur loyalisme, ont tenu à se démarquer de ces « gredins »... Il a fallu attendre

la moitié du XIX^e s. pour que l'effort de quelques chercheurs et surtout l'engouement de Michelet, emballé par cette résistance à l'arbitraire qui était en outre une résistance populaire, tassent regarder avec sympathie le mouvement camisard.

La troisième partie : « *Une autre histoire* », est sans doute la plus originale et, pour les historiens, la plus riche de suggestions. Elle part d'un postulat simple, qui va se trouver, chemin faisant, totalement confirmé : la légende des Camisards n'aurait pas survécu à un siècle et demi de mépris, s'il n'avait existé un autre canal de transmission que des textes plus ou moins hostiles. Une patiente enquête orale, menée avec magnétophone et beaucoup de respect envers l'informateur, a révélé la permanence d'une mémoire collective, se répérant mieux d'ailleurs dans les lieux, où se sont déroulés des événements mettant en cause les Camisards, que dans le temps. Les témoignages apparemment irréfutables pullulent : tel dicton, telle poutre noircie par l'incendie de la répression, ces os mêmes que l'on a retrouvés dans un haut lieu de leur « légende ».

Certes, on a plus d'une fois l'occasion de vérifier l'extraordinaire fidélité du souvenir familial, mais on assiste souvent, aussi, et Ph. J. le montre bien, à la « camisardisation » de toutes sortes de souvenirs, contractés dans les temps entre les Guerres de religion et la Révolution ; quant aux indices matériels, ils sont attribués généreusement au passé camisard, même si les os proviennent d'une tombe mérovingienne ou l'occupation d'une grotte remonte au néolithique... Dans un récit très précis, transmis le plus souvent, comme dans toutes les sociétés traditionnelles, de grands-pères à petits-enfants, on a redit donc la geste des héros du « pays », ancêtres de parents, de voisins, d'amis.

Ce que Joutard analyse, au-delà de son travail d'historiographie, c'est donc une sensibilité, un tempérament cévenol. Il existerait un « réflexe camisard » manifestant un goût obstiné de la liberté de conscience, aussi bien religieuse que politique (on l'a bien vu pendant la Résistance), de la défense des persécutés (que ce soient leurs coreligionnaires ou le capitaine Dreyfus) : bref, ce qu'on pourrait appeler un esprit de « gauche », ou tout au moins « républicain »...

Ce grand livre passionnant, car l'auteur s'y implique, est au surplus — il est bon de le signaler pour un ouvrage d'érudition — écrit de façon fort claire et agréable. Il devrait tenter tous ceux qui s'intéressent aux protestants, aux Cévennes... à l'histoire.

Marcel BERNOS.

Maurice AGULHON, *Marianne au Combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979, 251 p.

On sait depuis Baudelaire, que l'homme passe à travers des forêts de symboles, mais, l'homme ayant toujours été idéologie et société, ces symboles ne viennent pas de la Nature ; ils sont le signe de la religion, de la politique, la marque des

luttes sociales ou l'espérance d'un unanimité difficile. Depuis longtemps Maurice Agulhon tourne autour de ce sujet qui satisfait à la fois son goût du détail vrai et de la synthèse prudente. Voici donc repris, abandonnés au gré des révolutions et des changements de régime, mais persistant dans la sensibilité populaire, la ruche délaissée après 1848, Marianne surtout et le bonnet phrygien ; voici mobilisés les ancêtres, Voltaire, dont nous avons rappelé le culte, Rousseau contesté par Proudhon et, bien entendu, Hugo, plus proche et plus éclatant. Une symbolique riche et cohérente pour laquelle ont parfois travaillé de grands artistes, tels Daumier et Courbet.

Bien entendu, le catholicisme est copié à plaisir par ceux qui espèrent le remplacer. Ainsi par Truquin qui confie à un moine émancipé, le Père Jacques, le soin d'organiser les fêtes civiques sur des îles désertes, où le manque d'hommes et l'absence de traditions concurrentes rendent possibles toutes les utopies. Le Père Jacques, à la différence de la chanson, ne dort pas, mais il organise les fêtes avec un soin jaloux d'autant que rien n'en dérangera le déroulement.

« Le Père Jacques avait fait broder une bannière sur laquelle le Christ était représenté. Le Rédempteur tenait d'une main un fouet et de l'autre une balance, il posait un pied sur la poitrine de Caïn. Du côté opposé la Vierge tenait l'enfant Jésus dans ses bras, ses pieds portaient sur un monarque couronné. En exergue figuraient ces mots : Rédemption et Liberté. Tous les dimanches, on élevait cette bannière au milieu de la colonie, afin de sanctifier les principes de justice et de liberté. Les plus jeunes religieuses exécutaient des danses à l'entour et chantaient des cantiques. »

D'esprit de plus en plus sceptique, lorsqu'il s'agit de politique, nous aurions tendance à sourire de ce symbolisme naïf et dépassé. Mais il faut rappeler comme le faisait Péguy, que ce symbolisme reconnaît des valeurs authentiques pour lesquelles on n'hésitait pas à livrer combat ou à souffrir des persécutions. En décembre 1873, le Café Ramel à Sommières (Gard) est fermé parce qu'il s'y trouve « une Marianne d'environ soixante centimètres de hauteur, coiffée d'un bonnet phrygien rouge écarlate, flanquée de drapeaux tricolores, et exposée de manière à ce que toutes les personnes qui ont à passer au devant de ce café puissent la voir ».

Cet ouvrage ayant une suite *Marianne au pouvoir (1880 à nos jours)*, on pourra mesurer cet épuisement des mythes, encore qu'il ne soit jamais absolu et que les péripéties de l'histoire risquent de rallumer les braises mortes.

Non que Marianne n'ait eu que des fidèles ou, comme on dit, des sympathisants. Verlainne qui a écrit de si beaux vers sur le Prince Impérial et sur Louis II de Bavière, est cruel à son endroit.

« Marianne est très vieille et court sur ses cent ans,
Et comme dans sa fleur ce fut une gaillarde,
Buvant, aimant, moulue aux nuits de corps de garde,
La voici radoteuse, au poil rare et sans dents. »

Ajoutons que Maurice Agulhon, connaissant particulièrement les réalités provençales, nombre d'analyses concernent le Sud-Est et que Marianne est, si l'on peut parler irrespectueusement, parfumée au thym et à la farigoule. Un attrait de plus pour les lecteurs provençaux, que nous espérons nombreux, de cet excellent ouvrage.

Pierre GUIRAL.

Léo A. LOUBERE, *The Red and the White. The History of Wine in France and Italy in the nineteenth Century*, State University of New York Press, Albany, 1978, 401 pages.

Léo A. Loubere nous dit, au début de sa préface, par quel chemin il a été conduit à consacrer cet important ouvrage à l'histoire du vin en France et en Italie. S'intéressant aux radicaux français, il rencontrait nécessairement leur clientèle méridionale et les problèmes des vigneronns. Il a voulu en savoir davantage. Son enquête a été sérieuse. Il a dû se familiariser avec les cépages, avec les procédés de vinification et, écrivant pour un public moins éclairé que le public français, il a multiplié les croquis qu'il a dessinés avec Mark Blanton. Malgré ce souci didactique, l'ouvrage dépasse la vulgarisation, encore que la vulgarisation soit utile, pour ne pas dire nécessaire, et plus qu'honorable.

Certains s'étonneront peut-être que Léo A. Loubere ait associé la France et l'Italie. Les Français sont tellement persuadés, et à tort persuadés, que le vin est la marque quasi-exclusive et la fine fleur de leur civilisation qu'ils sont toujours quelque peu surpris que la vigne pousse ailleurs que dans le Médoc ou en Alsace. En vérité Loubere a eu raison de tenter cette synthèse sur la vigne de la péninsule, qui nous a paru neuve et intelligente, notamment quand il montre le poids de la politique internationale, des relations entre les Habsbourg et le roi de Sardaigne, sur la vente des vins piémontais avant 1848. Nous n'avons pas moins apprécié les pages sur le baron Ricasoli et la vigne en Toscane. Rassurons néanmoins l'amour-propre national : la part majeure de l'ouvrage est laissée à la France. Non en raison du prestige du vin français, mais les documents en Italie sont moins abondants et la difficulté pour les consulter plus grande.

Il va de soi que l'histoire des crises est bien présentée : phylloxéra puis mévente due aux fraudes sur lesquelles Loubere insiste à juste titre montrant combien la loi du 29 juillet 1884 aida les sucriers non les viticulteurs, due aussi à la concurrence algérienne, enfin à l'augmentation « énorme » des prix du soufre et des engrais. Mévente qui affecte non seulement le vignoble méditerranéen mais aussi les vins de Bourgogne et de Bordeaux. De même les troubles qui sont la suite de l'effondrement du cours ne sont pas limités aux grand rassemblements languedociens que l'on a souvent décrits, ils affectent la Champagne que Loubere étudie avec complaisance. La crise est donc une crise nationale, encore qu'elle

affecte davantage le Midi. A cet égard M. Loubere aurait trouvé des renseignements précieux sur l'organisation précoce et heureuse des paysans varois dans la thèse récente d'Yves Rinaudo qui complète les études varoises de Maurice Agulhon et d'Emilien Constant mais qui n'a pas encore été publiée. Le socialisme varois avant 1914, c'est l'acquis radical à quoi s'ajoutent les coopératives, ébauche de socialisme, et qui suffit pour le moment.

Il faut pourtant conclure : un livre riche dont tous les chapitres sont d'un intérêt certain, le plus remarquable, selon nous, étant celui qui se rapporte au peuple de la viticulture qui est souvent une démocratie agricole. Le vin, ne serait-ce que par ce biais, intéresse presque tous les Français. Il les divise même. Il y a les partisans du rouge et du blanc, du sec et du sucré, du Bordeaux et du Bourgogne. Le bon président Coty avait quelque peu fait scandale lorsque le photographe d'un hebdomadaire avait montré sur la table présidentielle une bouteille de bière à côté d'une bouteille de vin. Peut-être aurait-on souhaité que Loubere essaie d'étudier plus longuement la part du vin dans la vie quotidienne, allons plus loin, dans la civilisation de l'Italie et de la France, mais cela l'aurait sans doute entraîné trop loin. Tel qu'il est, son livre est un bon cru, un très bon cru.

Pierre GUIRAL.

Arnaud RAMIERE de FORTANIER, *Illustration du vieux Marseille*, Avignon, Aubanel, 1978. In-8° oblong, 332 pages, 152 illustrations.

Après Avignon et le Comtat, les éditions Aubanel nous donnent un Marseille et sa région, commenté par celui qui connaît maintenant le mieux la ville et son passé, l'archiviste de la ville de Marseille qui est en même temps vice-président de la commission départementale de l'Inventaire des monuments et des richesses artistiques. D'où la qualité du choix et la précision des notes qui accompagnent chaque vue.

L'ouvrage s'ouvre par la plus ancienne vue de la ville : le prêche de la Madeleine, sur les rives du Vieux-Port ; et il s'achève sur une vue cavalière de 1848 où le port de la Joliette est déjà présent et où les fumées des usines marquent bien que l'on est au début de temps nouveaux. La ville médiévale est comme perdue au-delà des quartiers, plus ou moins bien alignés, de part et d'autre de l'axe porte d'Aix-porte de Rome.

Est suivi un ordre chronologique, en même temps que des rapprochements dans l'espace sont proposés pour mieux expliciter l'aspect ancien des quartiers. Ainsi découvre-t-on, à l'occasion de la peste de 1720, le front de mer entre La Torette et la Major, grâce à une gravure de Thomassin d'après de Troy et une peinture de Michel Serre ; ou encore le vieux cours et une ébauche de Canebière,

avec le projet de place Royale par Pierre Puget. L'histoire n'est pas absente : celle des grandes visites (celle de la Réale à l'arsenal par le marquis de Seignelay, ou celle de la duchesse du Berry), comme les événements dramatiques (la peste, mais aussi la citadelle Saint-Nicolas détruite ou les massacres des Jacobins au fort Saint-Jean, la Terreur blanche illustrée par un ex-voto de Cuers). L'anecdote est au rendez-vous ; la crèche, les négociants sur le port, le marché devant les Capucins, la messe à Saint-Victor dans les cryptes. Parfois même l'insolite est présent : la neige tombée sur le Vieux-Port dans un tableau de Jean-Pierre Jazet. C'est là une scène de genre, non réaliste, sauf que le paysage est bien vu, avec précision.

Ramière a su mêler, de façon vivante, et les vues cavalières — et quelques plans, un peu trop rares à mon goût — et les détails d'un quartier ou d'un monument. Parfois d'un tableau sont extraits des éléments particuliers : la façade baroque de la Major, aujourd'hui disparue. Comme sont partis l'église supérieure des Accoules qu'un très beau dessin de la Chambre des notaires aide à restituer, ou les Moulins du Panier, bien des coins de l'abbaye de Saint-Victor, ou Sainte-Croix et l'aqueduc de la porte d'Aix. Quant aux paysages disparus, ils sont encore plus nombreux : le cours, définitivement ruiné par les immeubles de la Bourse, le port des Catalans, les abords agrestes des Chartreux, sans parler de la vieille ville en bordure du Lacydon que l'on aime à retrouver derrière la tour Saint-Jean, grâce à un dessin de Loubon conservé en lithographie, ou par cette extraordinaire vue des toits du musée Cantini. Non seulement les grands bâtiments, l'hôtel de ville ou l'arsenal, les belles maisons du Cours ont retenu l'attention des peintres ou dessinateurs, mais encore bien des détails modestes, les Halles Vivaux vues par Ziem, la porte de la Joliette. Ou par dessus les toits, un étonnant coucher de soleil sur l'Estaque de la fin du XVIII^e s., conservé dans le portefeuille Marchand qu'André Villard avait fait entrer aux archives départementales. Si la ville occupe une place essentielle dans cette documentation, la campagne n'est pas négligée, loin de là : les bastides (Saint-Joseph, les Ayalades), les maisons modestes de l'Estaque et les murs des jardins, la plage comme les troupeaux d'un jour de marché rendus par Loubon, Endoume ou les villas du Prado en 1842, et n'oublions pas les Grottes Rolland qu'un dessin du portefeuille Marchand restitue avec sa charge émotionnelle, ses ombres, ses éboulements, ses « colonnades superbes qu'on croirait sorties du ciseau souverain de quelque Phidias fabuleux ».

Ramière ne s'est pas contenté de donner des images, de les décrire avec précision. Il a tenu à les accompagner de textes d'écrivains marseillais ou étrangers : Ferdinand Gras, Alexandre Dumas, Thiers, Stendhal, Marchetti, Grosson... d'historiens et de visiteurs.

En nous menant de Gémenos aux Ayalades, en passant par les dévotions à Notre-Dame de la Garde ou à Saint-Victor, Ramière invite à une redécouverte du passé de la ville et, dans le même temps, invite à réfléchir sur ce qui reste à préserver de ce qui n'est plus souvent qu'image ou fragment d'un tableau. Nous ne pouvons, sans doute, garder une ville figée ; mais encore faut-il sauver

ce qui a été une des qualités du passé, des espaces verts comme ceux qui entourent encore le château de Saint-Joseph qui vient d'être acquis par la ville, Gémenos protégé grâce au conseil général. Un moulin, de modestes demeures rurales, un quartier comme le Panier méritent de ne point disparaître. A moins que notre société préfère parcourir des livres d'images. Ils sont fort utiles — et celui que j'ai sous la main le prouve à l'abondance ; mais ne vaudrait-il pas mieux retrouver un peu de la lumière d'une toile de Ziem sur les quais, un peu de calme sur le Cours, un peu de temps libre dans la campagne ?

Paul-Albert FEVRIER.

Les Lubérons, 60 photographies en couleurs de Martine FRANCK, texte d'Yves BERGER, Editions du Chêne, 80 pages.

Intituler un livre *Les Lubérons*, au pluriel, c'est prendre un risque redoutable, car c'est promettre — et le texte d'Yves Berger, dans son début, le fait — plus que ne saurait tenir un ouvrage de dimension moyenne. Et puisqu'on y est invité, disons que le texte reste court par rapport à cette géographie de l'« innumérable », cette « mosaïque torte » des diversités qu'il annonce, à laquelle on pourrait superposer la complexité des communautés locales et des activités humaines, des affinités historiques et des liens économiques selon qu'on touche au Rhône ou à la Durance, côté Manosque, qu'on penche vers Apt la catholique ou Lourmarin la protestante. De plus, l'auteur de *Sud* n'arrive pas à surmonter les contradictions inhérentes à son propos et à l'ouvrage qu'il sert : peut-on à la fois chanter la beauté des paysages et se lamenter sur leur invasion touristique, célébrer l'attrait d'une contrée et regretter qu'un grand nombre y cède, distinguer entre les « esthètes » qui auraient sauvé les bastidons du Lubéron et procédé à la « résurrection d'un art de vivre qu'on aurait cru perdu » et les envahisseurs gâcheurs de mortier et de qualité de la vie, écrire un texte pour préférer un livre de photographies séduisantes à usage de citadins et le terminer en souhaitant qu'il dispense le lecteur d'y aller voir ? Le recueil de photographies n'échappe pas à des reproches analogues. On s'étonne d'y trouver si peu les villages, diversement caractéristiques, qui jalonnent la longue coulée montagneuse (aucune vue de Saignon, par exemple, dont Yves Berger loue « les porches, les arceaux, les voûtes, les ogives, les portails dont il regorge ») ; pas de trace du pur campanile roman de Saint-Symphorien, aucune image de la forêt de cèdres qui fait la réputation de la crête ouest, rien sur les confiseries d'Apt dont pourtant tant d'images de marché nous sont proposées, ni, tant qu'à faire, de la fabrication de l'essence de lavande, de synthèse certes, mais plus lubéronienne à coup sûr que les couvertures de Roubaix ou la bimbelerie de Taïwan ; n'y a-t-il donc en ces lieux de paysans que vieux, de stagiaires qu'anglo-saxons (qu'on regarde du côté de l'auberge des Seguins), et l'hiver n'existe-t-il que sur le Ventoux que, exemple caractéristique de digression, tout comme le développement d'Y. Berger

sur Giono, on nous montre ici, certes vu du Lubéron, mais... Bref, qui voudra savoir réellement comment subsiste et se transforme le Luberon traditionnel aura intérêt à lire *La Campagne inventée* de Michel Maire et Jean Viard (édit. Actes/Sud) ; qui voudra partager la découverte et l'assimilation enthousiaste du pays par un « étranger » devra revenir à *Vivre en Provence* de J.-P. Clébert (éd. Grasset), plutôt que de parcourir ce beau livre d'impressions et d'images qui, toutefois, a d'autres mérites.

Car Yves Berger nous dit bien ce qui change, les villages qui s'urbanisent « secondairement », le marché d'Apt qui « s'orientalise », les campagnes qui se vident de ruraux, les usages qui se transforment, les fêtes et les rites qui tournent à la kermesse et au spectacle, et tout son texte, involontairement peut-être, illustre l'état d'esprit de ces amoureux d'un paysage qui perdent ce qu'ils veulent obtenir en se l'appropriant. Martine Franck, de son côté, nous montre bien les principaux visages de cette terre, falaises nues, sommets herbeux, pentes caillouteuses, vergers et vignobles, chaumes et lavandes (mais non les machines qui les cultivent), les modes d'habitat isolé ou groupé, les villages de crêtes et les villes-marchés du piémont (mais non les villas cossues qui les cernent). Surtout elle illustre l'animation estivale suscitée par les visiteurs écologiques (randonneurs équestres), artistiques (séminaire Deller Consort ou école de sculpture du Sarah Lawrence College) ou mercantiles (marchands d'orviétan et artisans en pacotille). Devant son objectif ces visiteurs et résidents deviennent à leur tour spectacle, matière à pittoresque au même titre que les (nécessairement) vieux paysans, les murettes écroulées et les crêtes dénudées. Le livre prend alors son unité et son sens vrais, rendant accessoires les « insuffisances », notées plus haut — qui n'en sont plus sous cet angle : c'est un excellent document sur le phénomène contemporain de consommation du paysage. Le passage de la première image — vue générale de nature sauvage — à la dernière — famille et sa piscine — en est le symbole dédoublé. Le titre de l'ouvrage lui-même retrouve une légitimité : Les Lubérons sont ces images, nées chez l'écrivain ou le photographe, du plaisir d'un regard ou de l'humeur d'un instant, qui ne cherchent pas à faire connaître la réalité d'un pays où l'on vit, mais à faire partager, par leurs singularités juxtaposées, la saveur trouvée à un paysage de vacances.

Jean ARROUYE.

Lucien CLERGUE, *La Camargue est au bout du chemin*, AGEP, 19, rue Jules-Moulet, 13006 Marseille. 94 pages, 96 photographies en couleurs.

Contrairement à ce que semble indiquer le titre, ce ne sont pas les chemins vers ou de la Camargue que nous montre ce livre, mais un périple, « itinéraire idéal », dit Lucien Clergue, qui part d'Arles et passe par les Salins de Giraud, les Saintes-Maries-de-la-Mer, Aigues-Mortes et Saint-Gilles avant de revenir à Arles,

faisant aller des vignobles aux malais salants, et des plages de sables blancs aux étendues d'eaux plates et de terres à salicornes. La conversion du photographe-poète du noir et blanc ne va pas sans modification de son propos habituel, qui n'est plus de créer d'esthétiques images pour les amateurs de photographie, mais, comme le dit lui-même l'auteur dans sa préface, de donner aux touristes des clefs pour la découverte d'un « bonheur calme » pour lequel « Le Feu, la Terre, l'Air et l'Eau conjurent » leurs prestiges. Le programme ainsi défini sera bien rempli, le photographe s'entendant à merveille à rendre les éléments primordiaux de la Camargue, la terre, l'eau, et les vastes espaces aérés qu'il marie aux embrassements des soleils couchants.

On peut répartir les illustrations de ce livre en trois catégories. Les clichés « référentiels » donnent à voir les lieux, les scènes et les objets les plus caractéristiques du pays : Arles se mirant au bord du Rhône, la tour Saint-Louis, une cabane de gardian, le pèlerinage des gitans, une ferrade, les filets des pêcheurs, et bien sûr les chevaux blancs et les taureaux noirs. Les « belles images » cultivent les effets brutaux de soleils exaltés et de contrejour, les jeux de moires bleues et roses de miroirs infinis, la redondance de flamands roses empourprés par les feux du couchant, le pittoresque d'une chevauchée de gardian ou l'insolite d'une ligne de flotteurs de filets dardant une flèche en forme de cœur vers l'horizon. Enfin les « travaux poétiques » dématérialisent la nature en nappes alternées d'or et de ténèbres, la rendant semblable au décor de quelque mystique retable siennois, à d'« étranges planètes nimbées de lumière » surgissant des eaux mortes de la grève, à des calligraphies mystérieuses dessinées sur l'eau lumineuse ou sombre par les tiges des roseaux froissés ou de noires brindilles surchargées de sel. Dans ces dernières œuvres, où symptomatiquement le chromatisme se réduit à des effets d'estampes grises ou de plaques burinées quasiment monochromes, on retrouve le génie particulier de Lucien Clergue. Cela ne veut pas dire, loin de là, que les autres photographies sont médiocres. Toutes soutiennent avec avantage la comparaison avec les meilleures réalisations de ces albums consacrés aux régions dont les collections se multiplient depuis peu.

Cependant leur choix oblige à se poser la question de la visée réelle d'un livre qui prétend révéler la Camargue. Où sont les rizières, les travailleurs de ces vignobles dont on ne voit que les ceps transfigurés en « monstres gesticulants » par la photographie en contrejour de leurs reflets dans l'eau, les silos et les épandeurs que ces cultures supposent, les échafaudages métalliques qui du côté de Salins se cabrent sur le ciel ? Où sont, entre les effusions gitanes de mai et les festivités taumachiques de septembre, les bousculades des dizaines de milliers de touristes de juillet et d'août, leurs campings, leurs voitures, leurs détritrus partout épars sur ces plages que nous ne voyons que couronnées des résilles de l'eau qui court et des sculptures du vent qui les a lustrées ? Et, à propos, où est le vent qui échevèle ces roseaux que nous voyons prendre la pose de tous leurs panaches glorieux, et où sont les cieux nuageux des temps d'est ? Au fond c'est moins la Camargue qui nous est dévoilée que son image mythique celle que Jean Salmat dans *Sangar le Taureau*, Joseph d'Arbaud dans

La bèstio dòu Vacarés, Maurice Barrès dans *Le Culte du Moi*, et tant d'autres après eux ont inventée, celle que Lucien Clergue a ailleurs si lyriquement illustrée. Ici le mythe se fait argument touristique, ou plutôt, car ce livre sera acheté par les touristes venus sur les lieux, se fait mémoire imagée destinée à se substituer dans leurs souvenirs aux réalités plus prosaïques trouvées « au bout des chemins » par les migrants de l'été. Ce n'est pas son moindre intérêt que de témoigner, au-delà de cet imaginaire sélectif d'une Camargue qui pourtant existe bien, du besoin de notre temps de s'inventer des lieux idéaux où projeter ses rêves de dépaysement, et pourquoi pas en effet de « bonheur ».

Jean ARROUYE.

Bernard CLAVEL, *Le Rhône ou les métamorphoses d'un dieu*, Paris, Hachette, 125 pages, photographies d'Yves-André David.

Ce volume ouvre une collection appelée « Géographie sentimentale », dont l'objet sera davantage d'exposer « les liens secrets qui peuvent unir un homme à sa terre » que de dresser des monographies descriptives. Pour Bernard Clavel qui déclare : « Il faudrait que je sois un auteur bien ingrat pour ne pas dire ici que c'est au Rhône que je dois d'avoir écrit », il s'agit en effet « d'expliquer un lieu d'où naissent les œuvres ; et ceci donne une œuvre de plus ». Pour lui, « le Rhône est né à quelques brasses du vieux port de la Guille, face au dôme de l'Hôtel-Dieu, un soir d'or et de sang dans le mitan de l'année 33 », et ce fleuve, qui est celui de son enfance et de ses amitiés de jeunesse, se termine à Baucaire où les embarcations fluviales cédaient autrefois leur fret aux bateaux venus de la mer : c'est le Rhône des mariniers que Mistral, Marie Gasquet, Alexandre Arnoux et Clavel lui-même ont célébré. A l'évocation des « batteurs d'eau », Clavel joint celle des jouteurs-sauveteurs et des habitants de la vorgine, parmi lesquels se détache la rude figure de Beaupoux qui « vivait le Rhône comme un musicien vit une symphonie en se pliant aux mouvements de la lumière, des saisons, des vents, des états d'âme de l'eau » et qui mourut de la disparition du Rhône le jour où celui-ci fut détourné et canalisé. On devine que comme toutes les histoires d'amour, celle de l'écrivain et du fleuve « envoûteuse » ne va pas sans lyrisme et sans nostalgie pour les temps révolus où elle naquit. Mais si les pages les plus émues sont consacrées à l'époque où le Rhône était un maître imprévisible et impétueux des terres et des hommes, Bernard Clavel tout en s'inquiétant de la prolifération des « usines à fabriquer les nuages », et bien qu'il écrive que « l'homme est un modeleur d'univers ; nul ne résiste à son génie du mal, pas même le roi des fleuves », se refuse à tout passéisme et conclut : « Je me refuse à condamner, je m'interroge ». Cette méditation sur le temps qui passe — c'était la moindre des choses pour un livre consacré à un symbole éternel de la durée — est attachante parce que toujours soutenue par la passion, passion du fleuve et de ceux qui y vivent, passion de la beauté des

paysages et de la qualité des mots. Avec lui on apprendra ce que sont la vorigine et les meuelles, la decize et la trailla, les condriillots et les lônes, ainsi que les brotteaux, la rigue, un tabagnon, une seysselande et mille autres vocables qui restituent exactement un paysage, un savoir, la poésie quotidienne des êtres et des choses. Les photographies d'Yves-André David disent avec éloquence la douceur des perspectives embrumées, l'âpre joie batailleuse des fêtes nautiques, le travail précis des hommes du fleuve et l'emprise moderne des industries. Elles contribuent efficacement à montrer que, comme le veut Bernard Clavel, le Rhône est « un magicien quit tire des entrailles de la terre la vie et le rêve ».

Jean ARROUYE.

REZVANI/SILVESTER, *Divagation sentimentale dans les Maures*, Chêne/Hachette, 1979, 114 pages, 55 photographies en couleurs.

L'amour d'un pays peut être un fait de naissance ou un fait d'élection. Dans le second cas, parce que plus conscient, il s'exprime toujours avec fougue et parfois avec intransigence. C'est ce qui se passe avec Rezvani qui, venu il y a vingt ans dans les Maures, a adopté le pays et ne l'a plus quitté depuis. Aujourd'hui tout en faisant avec enthousiasme et lyrisme l'éloge de ces montagnes « délabrées », de leurs vallons broussailleux, de leurs futaies, leurs fleurs et leur faune, des fragrances et des éclairages de tous ces lieux où le jagement d'une source ou la géométrie d'un cabanon atteste de la vocation de ces terres à être aimées, il vaticine contre l'éventrement des paysages par les autoroutes ou les pistes ouvertes pour lutter contre les incendies mais aussitôt transformées en « allées à mégots », contre la parcellisation de ces espaces de liberté par les interdits des lotisseurs absents, contre le saccage des rythmes et des rites qui faisaient la saveur de la vie dans les villages et, plus profondément, structuraient ce qu'on peut appeler une civilisation. De celle-ci Rezvani parle très bien, évoquant la façon dont, dans les communautés très fortement unies par leurs divisions mêmes, « chaque village étant un nœud de tensions », « chaque geste signifie », et dont les membres, pris dans le réseau des traditions et des engagements, sont cependant libres d'exercer leur « pouvoir de réconciliation et de fâcherie ». Il évoque aussi la valeur du temps, quand aller quelque part supposait effort et ferveur, attente et découverte, qualification des choses ; maintenant que les chemins anciens ont été délaissés pour le tracé de routes, quand on va à la chapelle de Mire-Mer, par exemple, « le cheminement qui faisait commencer la chapelle aux oratoires, vous est refusé. Il n'y a plus d'approche mais un claquement de portières ».

Certes, il y a du vrai dans ce que dit Rezvani. Les transformations du paysage qu'engendrent les transformations économiques sont parfois excessives, effaçant pour des bénéfices dérisoires des tracés culturels et les valeur symbo-

liques qui étaient loin d'avoir perdu toute signification. Mais le suivra-t-on jusqu'au bout dans ses regrets que la chartreuse de la Verne ait été rendue accessible ? « Il n'y avait rien à voir, il fallait y aller, c'est tout », écrit Rezvani. Voire. Quand il cite à son appui *Sur l'eau* de Maupassant où celui-ci raconte sa difficile approche des lieux, on ne peut s'empêcher de penser que Maupassant avait laissé à Saint-Tropez, bord à bord avec les modestes barques de pêcheurs, un yacht qui contrevenait à la loi du dur effort. Peut-on accepter que soit dénoncé le « caricatural Port-Grimaud », sans que soit faite une distinction entre les agressions modérées du pastiche et celles brutales des toutes voisines marines de Cogolin ? Peut-on vraiment condamner les bombardements aquatiques contre les feux forestiers en regrettant qu'on ne leur préfère pas la lutte préventive par des débroussaillages, quand on constate — Rezvani le dit — que les fils des anciens maîtres du paysage quittent le pays, trop dur à vivre, pour de plus lucratifs emplois ? Ce livre d'amour et d'humeur laisse trop longuement parler la mauvaise humeur pour qu'on n'en questionne pas les raisons.

En fait, Rezvani ne cache pas que s'il est si profondément attaché aux Maures c'est que « en venant ici [il s'est] mis hors du temps ». Du lieu où il vit, il écrit : « une impression de paix, d'éternité, se dégage de ce vallon isolé. Sentiment d'être à l'abri de la mort. Hors de la vie réelle ». Ce qui l'irrite c'est d'être rattrapé par le temps et les réalités de la société, en marge de laquelle il avait rêvé de se mettre ; ce qu'il dénonce c'est, autant qu'une atteinte au pays, une atteinte à sa vie, à ses choix, à ces caractères qu'il avait hypostasiés d'une terre qui ne cesse en fait de changer, c'est-à-dire de vivre. Quand Rezvani exalte le caractère « romantique, parce qu'envahi par la végétation » de « son » pays, il rappelle du même coup que cette végétation s'est emparée de tout un monde de banquettes, murets, restanques qui avaient modelé le paysage. Ce « romantisme » résulte déjà d'une perte de substance traditionnelle que pourtant Rezvani ne déplore pas. Ce « charme » tenait davantage au regard posé sur les choses plus qu'au pays lui-même. Or quand l'auteur évoque plus loin les Maures envahies par la foule il constate qu'« elles ne sont plus qu'une vue, qu'un point de vue ». Ce n'est donc pas tellement dans le principe que réside la différence entre les anciens visiteurs et les nouveaux arrivants, mais dans la conduite de ceux-ci, qui manquent de discrétion et laissent « les sentiers salis de déjections et de papiers roses ». Aussi Rezvani ne peut-il finalement s'empêcher d'éprouver une certaine tendresse pour « ces hommes numérotés, vomis par le béton [qui] retrouvent dans la fragilité de ces bidonvilles de toile et de tôle... une sorte de joie du précaire et du non-propre ». Au fond on sent qu'il est bien conscient que sa colère vient de ce qu'une époque se termine et qu'une illusion se dissipe. Les Maures ne sont pas hors du temps et Rezvani et ses semblables n'étaient que les fourriers de cette mutation.

Au-delà du plaidoyer pour ce qui est révolu et du réquisitoire contre ce qui est advenu, c'est ce témoignage sur les origines et les développements d'une transformation écologique, économique et culturelle qui nous intéresse, témoignage que les photographies de Silvester appuient. Silvester est aussi un enfant

d'adoption du pays et y a vécu assez longtemps pour le comprendre, comme l'a montré son livre de photographies sur la pétanque (édit. du Chêne), analyse sensible par l'image de toutes les valeurs humaines et culturelles investies dans ce jeu. Ici ses photographies n'ont apparemment d'autre rôle que d'accompagner les propos de Rezvani. Mais — et cela n'étonnera pas — comme elles sont toutes fort belles, elles confondent le travail des ruraux ou la flânerie des immigrants aotûiens, les paysages sauvages et les terres calcinées, les échappées sur la mer scintillante et les vues de plages surpeuplées, la mosaïque des vieilles tuiles romaines ou le lacis des chenaux de Port-Grimaud dans un « pittoresque » également séduisant, instructif et utile pour comprendre ce que sont les Maures de nos jours. Le contrepoint des images et du texte ne fonctionne pas comme une simple illustration des intentions avouées de celui-ci, mais comme un commentaire qui le tire vers son sens réel : ces prises de vue sont aussi prise de conscience que les Maures ne sont plus la terre d'unité archaïsante qu'on pouvait croire il y a vingt ans, mais une terre de contrastes, un pays engagé dans un processus de transformation dont l'histoire reste à écrire, mais pour laquelle d'éloquents documents nous sont ici donnés.

Jean ARROUYE.

Les Archives nationales. Etat général des fonds, publié sous la direction de Jean FAVIER, tome II, 1789-1940, sous la direction de Rémi MATHIEU, Paris. Documentation française, 1978, in-4°, 650 pages.

L'économie générale de la collection ayant déjà été exposée dans ces colonnes, je me bornerai à présenter le volume qui vient de paraître. Il est, pour l'essentiel, consacré à la présentation des séries (et non des fonds, même si les deux unités archivistiques coïncident souvent) de la section moderne des Archives nationales couvrant la période 1789-1940. Il faut d'entrée signaler quelques importantes exceptions chronologiques : on y trouvera en effet mention d'un certain nombre de dossiers émanés des administrations d'Ancien Régime, les plus importants provenant du Contrôle général et conservés dans les séries F¹² (commerce) et F¹⁴ (travaux publics) et étant fondamentaux pour les historiens de l'économie.

Le cadre de classement de ces documents est déroutant pour le chercheur non averti ; il faut essentiellement savoir que la seule série F a été anciennement destinée à recevoir l'ensemble des versements des ministères, ce qui a amené à y introduire des distinctions multiples. On trouvera en outre les papiers de la période révolutionnaire et impériale : assemblées, représentants en mission, juridictions extraordinaires, etc., les versements du ministère de la justice auxquels a été attribuée une série particulière (BB), pour ne citer ici que quelques ensembles archivistiques parmi les plus représentatifs.

Pour résumer, il s'agit des archives des institutions centrales de la France et c'est pourquoi leur intérêt au plan de l'histoire locale qui nous intéresse ici

doit être fortement souligné. Il est en effet trop fréquent de constater que les chercheurs provinciaux ignorent ou négligent les sources parisiennes pourtant essentielles et se limitent à la consultation des séries départementales souvent, il faut l'avouer, plus accessibles.

Le présent volume devrait mettre fin à cette situation en mettant sous une forme maniable à la portée de tous l'ensemble de ces archives. Cependant, il faut bien voir que cette indispensable concision ne permet pas d'attirer systématiquement l'attention du lecteur sur la couverture topographique précise des documents dont le classement est souvent départemental. De là l'indispensable recours à *l'Etat sommaire des versements* pour les séries F et BB que ce volume ne remplace en aucun cas et dont on souhaiterait qu'il ait été clairement signalé au moins dans l'introduction.

Françoise HILDESHEIMER.